

Préparation : Arifat et Mont Roc

Arifat

Arifat doit peut-être son nom à l'arabe signifiant « demeure sur un rocher ». En effet situé sur un roc abrupt le château qui remonte au XIIIème a dû être construit par la famille Soubiran.

Depuis son promontoire, le château d'Arifat surplombe de magnifiques cascades. Il appartenait à la seigneurie d'Arifadès qui possédait aussi le château de la Roque. Ce château sera remanié aux XV et XVIème comme en témoigne la façade subsistante qui ne possède que deux fenêtres à meneaux (montant fixe central divisant la fenêtre en quatre parties vitrées.)

Le château était constitué d'un corps de logis élevé sur quatre étages, orienté d'est en ouest dont seul le logis subsiste aujourd'hui. Les ailes arrière s'articulaient au nord de l'édifice mais se sont écroulées. Ces parties rehaussaient l'austérité de la bâtisse, avec de larges fenêtres à meneaux, un balcon et se terminaient par une petite tour circulaire.

En 1914 une dépendance du château sera transformée en

école qui sera ensuite transférée à l'intérieur du château en 1926 et fermera en 1961.

Depuis 2001 le château appartient à la commune et une association de sauvegarde du site tente de protéger la demeure médiévale.



Les Soubiran (référence : Joseph Noulenc (1828-1898) Maison de Soubiran de Campaigno)

Trois frères Soubiran, Arnaud, Guillaume et Raymond figurent dans un hommage rendu en 1100 à Bernard Aton vicomte de Béziers. Ils étaient seigneurs de l'Arifadès ou seigneurs de Laroque-Arifat et possédaient le château de Laroque.

Un Bernard de Soubiran sera présent en 1122 lors de la cession du bourg vicomtal du seigneur de Castries à Bernard Aton vicomte de Béziers, et Guillaume apparaît dans la signature d'une chartre faisant cession territoriale à l'abbaye de Ripaille par le comte de Barcelone le 17.4.1141.

Un Guillaume de Soubiran, archidiacre de Maguelonne s'associera à l'alliance en 1169 entre le chapitre de Maguelonne et ceux de Mende et d'Uzès.

Amblard 1^{er} de Soubiran semble être le premier connu de la famille comme Sénéchal de Carcassonne en 1208 ou 1218. Son fils Amblard II, seigneur d'Arifat aura de nombreux enfants Guillaume, Arnaud, Raymond, Bernard, Amblard III et Almaric, plus des filles.

Bernard au mois d'octobre 1231 verra une partie de son domaine réuni à la couronne à la suite de la confiscation opérée sur des chevaliers entachés d'hérésie et forfaiture. Ces biens seront vendus à l'Abbé de St Pierre de Caunes.

Bernard reparaitra dans une chartre de novembre 1240 dans lequel les moines de Caunes renoncèrent à leur privilège de succéder aux habitants de la juridiction qui mourraient sans laisser d'enfants et sans testament.

Les trois premiers enfants Arnaud, Guillaume et Raymond, seigneurs de Paulin furent inscrits sur le « livre de la recette des amendes prononcées par le Grand Inquisiteur ». Ainsi 100 ans après les massacres de Simon de Montfort, l'hérésie n'était pas totalement extirpée.

Bernard fondera la branche de Paulin et son fils Amblard décèdera en 1327 transmettant ses biens à Sicard d'Arifat son neveu.

Amblard III fut Sénéchal d'Albigeois, de Narbonne et de Rodez en 1300, appelé à ce poste par Philippe le Bel.

Un Béranger de Soubiran se retrouve, le 3 avril 1297, sur un règlement déterminant les repas des moines de l'ordre de St Benoît, pour tous les jours de l'année. La part quotidienne de chacun consistait en un poisson salé ou frais, de mer ou de rivière, préparé en sauce avec un dessert de cinq noix. A Noël la ration était doublée, avec six œufs et un morceau de fromage. Trois ans plus tard ce Béranger sera prieur d'Aigues Vives.

Le 15 avril 1306 on retrouve un Philippe de Soubiran dans une supplication auprès de l'évêque d'Albi, pour la suspension des mesures déployées contre le menu peuple par les inquisiteurs. Ceci au nom des syndics et mandataires chargés par la ville d'Albi de défendre la vie et les franchises de ses habitants.

En 1318 une sentence imposait aux « béguins », *les continueurs des albigeois ayant abjuré leur hérésie*, une obligation de porter en signe de pénitence et dans un but de purification une croix jaune sur la poitrine et le dos.

Ils étaient tenus de faire un pèlerinage à St Pierre de Rome, à St Jacques de Compostelle ou autres lieux répertoriés en France. Ils devaient en outre se confesser trois fois l'an et se présenter à toutes les messes et processions des dimanches et fêtes en tenant en main un faisceau de verges.

Ces obligations et voyages furent imposées à une infinité de personnes dont Jacobie Soubiranne femme d'un Bertrand de Soubiran.

Sicard 1^{er} de Soubiran fils d'Amblard, seigneur d'Arifat et de Puigosan, se maria avec Raymonde de Monestier et auront plusieurs fils dont deux deviendront religieux, Pons sera convers à Castres et Isarn à Moissac. *Le convers était un religieux qui ne participait pas au chœur étant employé aux services domestiques du monastère.*

Amblard IV deviendra seigneur de Varendan et sera Viguier de Carcassonne, Capitaine général pour le roi en Languedoc. *Le Viguier rendait la justice au nom du comte ou du roi.*

Il recueillera les fiefs de ses frères Raymond et Arnaud et se mariera avec Marquise de Lautrec.

Le fils Sicard II, trop jeune, aura une triple tutelle de sa mère et ses oncles Pons de Soubiran et Bringuier de Paries. Il épousera Sibille, fille de Guilhem seigneur de Paulin, et aura un seul fils Bernard qui sera qualifié de « haut et puissant seigneur », il sera vicomte de Paulin et seigneur d'Arifat. Il obtiendra du roi de Hongrie la cession de tous les biens qu'il possédait dans l'Arifardes, attesté par plusieurs titres en 1426, rappelant les actes passés par Sicard son bisaïeul.

Il se maria avec Anne de Montclar et auront Gilbert, seigneur de Brassac qui fondera la branche du même nom. Le second fils Guillaume, seigneur d'Arifat, sera également qualifié de « haut et puissant seigneur ».

Son fils Jean Antoine sera vicomte de Paulin et seigneur d'Arifat et se mariera en 1475 avec Catherine d'Azéma. Leur fils Antoine dit d'Arifat deviendra supérieur et vicaire des chevaliers de St Jean de Jérusalem de l'ordre de Malte en son prieuré de Toulouse. Il portera pourtant la qualité de vicomte de Paulin.

L'Ordre souverain, militaire et hospitalier de St Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte était implanté en région Toulousaine.

Son frère Bernard sera le père d'Adhémar qui se mariera avec Delphine d'Aure et fera un testament le 20 novembre 1594 prouvant sa fortune territoriale et sa grande charité. En effet il donnera aux pauvres une métairie les faisant usufruitiers, avec comme règle que le produit du blé soit converti en pain et que celui-ci soit distribué.

Il léguera la jouissance de ses seigneuries à son frère Antoine et à sa femme. Il voulut que l'entretien de ses enfants soit pris sur les revenus patrimoniaux et que chacun ait un cheval et un valet, ainsi qu'une somme de 4000 livres. Ses filles furent traitées à l'identique.

Son fils Charles fut l'héritier naturel, seigneur d'Arifat et se mariera avec Isabeau de Capriol. Parmi ses fils deux seront chevaliers de Malte (Antoine et Alexandre), tandis que Jean Incorporé très jeune dans la compagnie des mousquetaires noirs y fera une brillante carrière et deviendra « cornette » et grand officier de la couronne.

Le corps des mousquetaires fut créé en 1622 lorsque Louis XIII dota de mousquets une compagnie de cheveu-légers créée par Henri IV. Une deuxième compagnie fut créée en 1663 et sera appelée noir, car les chevaux avaient la robe noire. Le terme de cornette désigne l'officier le moins gradé qui se rangeait après le lieutenant ou sous-lieutenant, son rôle étant de tenir la cornette, l'étendard de la compagnie. Le grade fut créé à la fin du XVIIème et sera généralisé en 1756.

Jean suivra les marches et contre marches pendant la guerre de Hollande. Il se signalera souvent et devint brigadier et maréchal des logis. Il succombera peu après 1703 d'une attaque d'apoplexie.

Henri, sera Marquis d'Arifat, seigneur de Bessières, grand officier de la couronne en fin de règne de Louis XIV. Il entrera dans la compagnie des mousquetaires presque adolescent, combattra sous les murs de Mons et Namur et sera blessé à la bataille de Neerwinden. Il obtiendra un sous commandement dans la troupe faisant cortège au duc d'Anjou, petit fils de Louis XIV qui se rendait en Espagne pour être couronné roi sous le nom de Philippe V.

Lord d'un combat il recevra une balle et obtiendra un brevet de « brigadier d'armée ». En 1719 il se retirera pour soigner ses blessures. Il avait épousé en 1707 Brunette de Pineton de Chambrun.

Son fils Albert, marquis d'Arifat, né en 1715 sera mousquetaire en 1729, lieutenant du régiment du Béarn, colonel le 7 mars, « Cornette » chez les mousquetaires en 1758. Dernier rejeton mâle de la tanche vicomtale et marquisale d'Arifat il mourra le 17 décembre 1763 à Versailles.

Le patrimoine sera réparti entre ses cousins germains les Laurens et Ferrand, et la seigneurie passera à la famille Villeneuve qui en 1775 se feront titrer marquis d'Arifat.

Mont Roc

La commune de Mont-Roc, avec une superficie de 14,18 km² fait partie d'un immense balcon, limité au nord par le Rouergue, au sud les Montagnes noires et à l'est les monts de Lacaune. Elle se situe dans un triangle formé par la rencontre de la rivière du Dadou et son affluent le Dadounet, le point culminant se situant à 625 mètres d'altitude.

Le blason de Mont-Roc est surmonté d'une couronne murale à cinq tours, une évocation des châteaux aujourd'hui en ruine de La Loubière, Lacouabe, Montcouyoul, La Coste et Bazeille.

La tour et le mont évoquent le château de Montcouyoul. Un rond argenté, à l'intérieur du mont, signale les anciennes mines de fer exploitées dès l'époque romaine et les deux fers, dits « anilles », font référence à ces nombreux moulins implantés sur le Dadounet

Un peu d'histoire :

En 974 la Chapelle de « Montcouyoul, le mont du coucou » ancien nom de Mont Roc, fut donnée par Bernard II Aton seigneur de Béziers à l'abbaye de Saint Salvy. Cette abbaye fut chargée d'y construire une église à la gloire de ce saint.

Le premier édifice préroman n'a laissé aucune trace à Albi. Et Simon de Monfort en 1212 donnera les terres à son frère Guy. Puis au fil des ans les terres de Montcouyoul seront cédées, conquises ou offertes, jusqu'en 1770 où François de Corbières deviendra seigneur de Gaillac et de Montcouyoul. En 1789 fut ouverte la commune de Montcouyoul dans le canton de St Pierre de Trévisy. Le 9 novembre 1926 la commune prendra le nom de Mont Roc.

Les moulins, disparus, étaient nombreux sur la rivière du Dadounet et l'église de Salvignane fut un ancien hôpital et un lieu de pèlerinage.

D'anciennes mines de fer furent exploitées par les romains à Mont Roc. Il faudra attendre le 6 décembre en 1881 pour qu'un décret concède l'exploitation d'une mine de fer et manganèse à St Berndou qui sera transférée en 1897 à la Société des Forges du Saut du Tarn.

La mine était exploitée par des galeries et la fermeture eut lieu en 2005.

Castel roc, ou Château de La Roque, évoque un château imaginaire, avec le monument et son site, reflétant une époque nous entraînant vers le rêve des romans de chevalerie.

Sur le promontoire les fortifications s'imbriquent presque indiscernables à la roche de la carrière.

Une tour quadrangulaire forme une poupe de navire s'accompagnant d'un mur d'enceinte percée d'une porte plein cintre. Le tout est enserré dans un système de fossés creusés en amont.

Lorsque le site fut abandonné une végétation abondante vint se greffer sur la rudesse des escarpements et du relief.

Depuis quelques années la passion des propriétaires et la curiosité et le savoir-faire des bénévoles font progresser les programmes de réhabilitation.

La rivière du « Dadou » comportait de nombreux moulins servant à moudre le grain.

Son cours a été plusieurs fois barré, pour constituer une réserve d'eau : le lac de Rassisse, et aussi par des barrages hydroélectriques pour produire de l'électricité, avec les centrales de Peyrolles et Moulinotte aménagées en aval de La Roque.

Le lac de Rassisse est un plan d'eau artificiel formé par un barrage en amont d'Arifat qui s'étend sur 10 ha. Le barrage s'étend sur 300 mètres de long pour 30 mètres de hauteur et retient 13 000 millions de mètres cubes.

Créé en 1955, il sert à alimenter les 51 communes voisines en eau et fait tourner une centrale hydroélectrique. Il est aussi le support d'une base de sports et loisirs important pour le Tarn.

Le château de Grandval, incendié pendant la 2^{ème} guerre mondiale se trouve immergé dans l'étendue d'eau.

Balade Arifat du 21.04.2024

Pour ce départ avancé, le soleil semble vouloir sortir de la torpeur matinale très rafraîchie. Le ciel est d'un bleu pâle uni sans aucun voile vaporeux. Et dès le départ les rayons de l'astre au ras de l'horizon viennent nous éblouir à travers les vitres. D'autant que nous nous dirigeons vers la montée de la lumière.

Sur la droite deux montgolfières, grises dans le lointain, effectuent un survol du bocage s'effaçant derrière les collines pour réapparaître colorées lorsque le bus reprend de la hauteur sur la route montante. En l'absence de vent elles semblent immobiles et apparaissent plus visibles avec l'avancée du bus.

Après Réalmont, dans cette partie Tarnaise se rapprochant de la montagne noire, les routes se rétrécissent et deviennent tortueuses. Avec des traversées délicates de villages endormis. Puis la voie devient encore plus étroite et sinueuse dans les sous-bois.

A l'entrée de Travernet le parking des poubelles permet un arrêt et la préparation du départ de la randonnée. Le soleil timide tente d'apporter une médication à la fraîcheur de cette matinée.

Les pissenlits sont prêts à essaimer les fruits de leurs aigrettes suivant la volonté du vent afin de perpétuer la vie de ces plantes. Les petites boules blanches sont immobiles et fragiles, fumeuses et perchées sur leurs longues tiges.



Les peupliers se couvrent de petites feuilles d'un vert tendre, les pieds dans l'humidité d'un ruissèlement.

Le plantain dresse ses longues hampes couronnées de son inflorescence en épi cylindrique.

Nous traversons le village pour prendre une sente où

nous sommes gaillardement accueillis par les aboiements d'un chien à la queue formant un arc ébouriffé dirigé vers le ciel.

Laissant sur la droite le mur fronton de la petite église nous marchons sur la voie asphaltée salués par les joyeux piailllements des oiseaux. Les chênes se revêtent de jeunes pousses vertes sous un ciel épuré.

Pour un dénivelé de près de cent mètres, la descente devient raide en approchant du fond du talweg. Là se situe le petit pont barrage de la retenue d'eau de Moulinotte surplombant le Dadou.

Sur le pont quelques pêcheurs profitent de leur loisir pour respirer et profiter d'une détente faite de patience et d'observation de la nature. En contre bas la minuscule centrale profite de la chute d'eau continue pour générer quelques mégawatts.

Le chemin à droite suit le plan d'eau pour une progression entre les traces humides laissées par la pluie récente.

Sur la gauche des fougères aigles, dont les frondes ne persistent pas en hiver, reprennent de la vigueur avec leur bout enroulé en crosse typique des jeunes fougères. Et arborent déjà quelques belles feuilles dentelées au vert minéral. Quelques orchidées, épipactis pourpres et noirâtres se dressent prématurément parmi la végétation abondante des bordures fraîches.





Le chemin prend une légère déclinaison remontant le cours de la rivière, avec un sol devenant rocailleux, et ondule entre talus touffus où pointent les fougères et berges embroussaillées laissant entrevoir l'eau calme. Il s'agit d'une avancée bucolique dans le cocon de cette verdure luxuriante en pleine renaissance. Le soleil devient plus chaud et il faut enlever la couche de vêtement supérieure. Parfois le centre de la voie se couvre d'herbes où le plantain aux larges feuilles vampirise le sol, conquérant au ras de terre et résistant aux pas et roulements.

Le chemin s'élève au-dessus du réservoir en

contre bas à droite, tandis que sur la gauche le bord de la colline présente des arbustes chétifs dont les troncs et ramures sont couverts de mousse verdâtre. Il est vrai que dans ce tunnel de verdure, le soleil a beaucoup de mal à infiltrer ses rayons et offrir la vie aux végétaux avides de lumière.

Nous approchons de la queue de la retenue et le Dadou reprend son écoulement dans un bruissement rageur. Des pissenlits altièrs élèvent leurs larges feuilles dentelées tandis que nous devons éviter la large flaque barrant le chemin.

A droite derrière les noisetiers feuillus le Dadou s'écoule grondant et imperturbable. De jeunes ronces sortent de terres et deviendront bientôt de futurs pièges, lianes agrippeuses et agressives.

Des touffes de silène enflé, aux feuilles ovales, présentent leurs calices gonflés en ballons d'où les cinq pétales d'un blanc sale se sont envolés. Les jeunes poussent et les feuilles sont comestibles crues ou cuites avec une saveur rappelant l'asperge.

Sur le bord gauche plus ouvert à la lumière le lierre grimpe sur les troncs tandis que de l'autre côté les arbrisseaux se dessèchent sous la mousse.

Nous contournons une maison bien isolée en arrivant au barrage de Peyrolles, en contre bas avec sa minuscule centrale. Sur la gauche de la cavée de magnifiques bouquets de genêts dévoilent la

couleur jaune agressive de leurs fleurs nous apportant un chaud sentiment de renouveau. Quelques orties vivaces et récentes montrent leurs feuilles, la tête dépassant les herbes grasses.

Et puis le vacarme de l'eau bondissante de roche en roche marque le bout de la retenue.

Les broussailles portent l'image de ces vestiges de forêts primaire avec un enchevêtrement d'arbrisseaux revêtus de mousse et semblant implorer désespérément un soutien du ciel.





Au milieu du sentier des pissenlits présentent leurs floraisons jaunes. Nous voici arrivés au croisement à Castel Roc, il faut aller prendre le pont à droite qui enjambe la rivière. Sur l'accotement des boutons d'or rivalisent avec les petites fleurs bleues de myosotis des champs. Le pont surplombe l'eau qui chute de roche en roche générant un souffle de fraîcheur qui coule entre deux berges de verdure. Nous prenons à gauche un sentier pentu qui longe le lit du torrent, bordé de fraisiers sauvages aux fleurs blanches, rappelant instantanément des souvenirs de

ses fruits particulièrement goûteux et savoureux : les fraises des bois.

C'est un cheminement entre les maigrelets arbres rigidifiés sous la mousse, dont les troncs secs et tombés parsèment les sous-bois. Tonnes de végétaux destinées à devenir le régal des insectes régulateurs et produire l'humus indispensable aux futures renaissances végétales, un interminable cycle de vie.

A gauche le torrent roulant et bruyant est bien visible, offrant sa mousse blanche à l'amerrissage dans les vasques pierreuses. La longue montée, sous la haute voûte ombragée des canopées rassemblées, s'allonge interminable avec ce désir intense de voir le bout.

Des résineux, arbres plus volumineux, prennent place en marquant le sol d'aiguilles desséchées. Des pissenlits majestueux avec des feuilles de près de vingt centimètres



présentent leurs très longues tiges porteuses de leur floraison à près de trente centimètres de hauteur. Nous franchissons la passerelle et grimpons sur la gauche sur une voie pierreuse où le soleil s'insère par nappes lumineuses découpées par les feuillages.



Après la maison la sente encaissée s'élève sans fin et il faut prendre garde aux pierres piégeuses ou roulantes.

Cette longue progression nous amène, essoufflés, dans une belle clairière verte plombée par le soleil. Un instant de repos pour les cuisses très sollicitées par cette montée aux changements brutaux d'élévation.

Des cerisiers sauvages ont perdu leurs fleurs laissant trace de fruits en formation et des nappes de pâquerettes parsèment le coin le plus ensoleillé.



La piste s'enfonce dans la végétation avant de parvenir vers une étroite rampe en descente vertigineuse.

Il s'agit d'une sente abrupte ou la terre, heureusement sèche pourrait engendrer la glissade. Alors les marcheurs, l'un derrière l'autre, adoptent une descente de travers pour placer le pied avant perpendiculaire à la pente, puis ramener l'autre pied et réeffectuer le même mouvement. Tout cela en avançant lentement, en se servant de quelques rares arbustes comme des garde fous précieux mais surtout en assurant avec le bâton pour être certain

d'une dépose du pied solide. Progressivement, avec une prudence assumée, le groupe rejoint le bas de la pente pour découvrir les cascades d'Arifat.

Ce belvédère offre une vue sur ce minuscule cirque rocheux d'où jaillit en quatre cavalcades d'une bonne dizaine de mètres un fort courant d'eau formant une grande cascade s'échouant avec bruyance dans les réceptacles formés par des cuvettes rocheuses, avant de s'écouler en contre bas, dans le défilé boisé.

Cette vue grandiose est partagée avec des promeneurs qui profitent du tableau vivant et sonore. C'est un lieu de passage pour le contournement par le haut de l'amphithéâtre rocheux où viennent évoluer d'affirmés pratiquants de canyoning.

Malgré les nombreuses présences, une solitude m'enveloppe d'une douce gravité devant cette beauté naturelle, comme si l'étendue temporelle immense nous regardait.

Des rochers relativement plats, ainsi que les marches d'un escalier aménagé avec des rondins de bois, offrent une assise et le site s'avère un bon lieu pour le déjeuner avec un tel panorama sous les yeux. D'ailleurs après plus de deux heures de marche il est temps de se restaurer sous un soleil réchauffant et un léger vent qui fait onduler les arbustes bordant les à pic entourant la cascade. Laquelle déverse en continu une avalanche d'eau claire dans le canyon avec un bruit de fond conséquent altérant les conversations.



Après ce pique-nique, et les distributions classiques et conviviales de gâteaux et chocolats ainsi que le traditionnel café, il faut reprendre le sentier d'arrivée pour remonter jusqu'à la clairière.

Mais cette grimpette paraît bien simple après la périlleuse descente, un peu d'effort pour rejoindre le cheminement, encouragés par les gazouillis et chants des oiseaux qui s'en donnent à cœur joie dans les fourrés.





Regroupés dans la clairière un petit mot culturel pour revenir à l'origine du mot : Assassins

A la fin du XIème, une secte ismaélienne chiite, les Nizarites s'empara de la forteresse d'Alamut, installée dans une région montagneuse du nord-ouest de Téhéran. Le chef Hassan al-Sabah, appelé « le vieux de la montagne », fut un adversaire farouche des sunnites.

Les Chiïtes (Chi'ites) représentent une branche musulmane apparue au VIIème siècle se caractérisant par la seule reconnaissance comme successeurs légitimes du Prophète Ali, cousin et gendre de Mahomet et ses descendants.

Ils prônaient que le titre de Calife devait être héréditaire dans la famille de Mahomet et refusèrent ainsi de reconnaître les califes omeyyades et abbassides. Ainsi

une première doctrine Chiïte déclare : « L'islam ne doit pas être dirigé par les plus riches, mais par les descendants du prophète ou de son entourage. »

Cela leur valu d'être persécutés pendant des siècles.

Dans le chiïsme, les imans sont les chefs religieux des musulmans et possèdent une dignité supérieure à celle des califes sunnites. Ils sont considérés comme infaillibles, fruit de l'émanation divine et sont majoritaires en Iran et nombreux dans les autres pays.

Les Sunnites sont des musulmans orthodoxes opposés

aux chi'ites sur la question de la succession de Mahomet. Dès l'origine ils acceptèrent les quatre premiers califes guerriers, puis les Omeyyades (première dynastie d'émirs et califes) enfin les Abbassides, qui succédèrent aux omeyyades.

Les sunnites représentent la majorité religieuse dans la plupart des pays musulmans.

Parmi eux les Wahhabites forment un mouvement musulman puritain fondé par un juriste du centre

de l'Arabie, Muhammad Ibn Abd el-Wahhab (1703-1792), visant à restaurer l'islam dans sa pureté primitive. Cette théorie deviendra doctrine d'état lors de la fondation du royaume d'Arabie Saoudite en 1932.

La rivalité est toujours de rigueur entre ces deux branches musulmanes.

Revenons à ce Chef Hassa al-Sabah qui savait que son groupe était trop peu nombreux pour affronter les sunnites en bataille rangée.





Il adoptera une surprenante stratégie, sachant que chaque succession attisait convoitises et querelles chez ses adversaires, il décida donc de faire tuer leurs chefs par ses combattants fanatisés.

Ces fédâyins adoptèrent un mode opératoire constant en tuant le chef ennemi en plein jour de prière, devant la mosquée si possible, au moyen d'un poignard.

Evidemment ils sacrifiaient leur vie mais mourraient en martyrs. Ainsi en 1092 le Vizir de Bagdad Nizam al-Mulk sera éliminé alors qu'il ordonnait l'attaque de la forteresse d'Alamut et le siège fut aussitôt levé.

Ils devinrent les « fidaïs » ou fédâyins, ceux qui se sacrifient. Pour augmenter leur motivation il leur fit croire à l'accès direct au paradis et n'hésita pas à les

droguer. Aussi leurs ennemis attribuèrent à ces ismaéliens coupables d'assassinat un nom avec une étymologie arabe rattachée au hashish : les « Hashashin ». Autour de 1195 une définition identique apparut en français : les assassins, nom attesté depuis le XIIIème siècle.

Ces « assassins » furent les premiers terroristes professionnels de l'histoire.

Le Vizir sous les abbassides devint le premier ministre du calife, chef religieux et politique.

Les Nizarites s'installèrent aussi en Syrie, à Maysaf et s'attaquèrent aux croisés, perpétrant des coups d'éclats retentissants qui les firent connaître en occident.

Après la prise de Jérusalem en 1099 les croisés profitèrent des divisions religieuses musulmanes entre chiites et sunnites, et les états latins d'orient durent leur survie à ces querelles intestines.

Mais dans la seconde moitié du XIIème un stratège militaire redoutable, et aussi chef habile, unira tous les musulmans et rétablira la primauté du sunnisme en se proclamant sultan.

Saladin rassemblera les territoires turcs seldjoukides (dynasties turques qui domina le proche orient du XIème au XIIème) et les fatimides égyptiens, dynasties de califes chiites qui régnera sur l'Afrique du Nord de 909 à 1048 et sur l'Egypte de 969 à 1171.



Saladin avec ses 20000 hommes investira Hattin près du lac de Tibériade en Galilée.

Le roi de Jérusalem depuis un an, Guy de Lusignan comte de Jaffa et Ascalon, partira en juillet 1187 avec quinze mille hommes pour libérer la ville. Après une longue chevauchée avec les lourdes armures et la chaleur les chrétiens installèrent leur campement à dix kilomètres de Tibériade. Mais le matin Saladin incendiera les broussailles pour assécher l'air et assoiffer les croisés.



Une partie des chevaliers décidèrent alors de s'emparer d'une source proche et sonnèrent la charge. Mais les musulmans s'écartèrent, laissant passer les croisés puis refermèrent leurs rangs. L'armée des francs coupée en deux vit les flèches ennemies s'abattre. Malgré une tentative de résistance Gui dut se rendre et la relique de la croix fut subtilisée, et emportée à Bagdad d'où

personne ne la reverra jamais.

Le champ de bataille était couvert de cadavres, les moines soldats et les templiers et hospitaliers réchappés furent exécutés. Guy de Lusignan fut fait prisonnier et son second décapité.

Après ce triomphe de Hattin, Saladin récupérera la ville sainte en 1187.

Lors d'une croisade suivante Frédéric II Hohenstaufen s'accordera avec Al-Kamil pour la restitution de Jérusalem pour dix ans. Mais en 1239 elle sera reprise par les mamelouks égyptiens, puis pillée en 1244 par les Turcs avant de repasser sous domination du sultan d'Egypte Malik al-Sulih Ayoub. Elle ne sera jamais reprise par les chrétiens, malgré l'organisation de nouvelles croisades.

La séparation entre les groupes s'opère alors, les marcheurs partant vers montées et descentes à la rencontre du houx fleuri et des violettes délicates. Puis il y aura le franchissement du pont de singe au-dessus du torrent. Un pont de cordes suspendu possédant un tablier de cordes et des traverses, tandis que les plus rudimentaires sont simplement composés de deux filins parallèles dont le bas sert d'appui aux pieds et celui du haut de main courante, un souvenir du service militaire.



Le groupe de visite doit rejoindre Mont Roc en reprenant le cheminement du matin à l'envers.

Il s'agit cette fois d'une interminable descente avec les bâtons pour freins, un durcissement des cuisses et des genoux en délicatesse, qu'heureusement les bâtons permettent de soulager. Deux kilomètres pour un dénivelé de plus de soixante mètres, sous les frondaisons pour atteindre la passerelle puis franchir le pont dans l'euphorie de l'eau cascading.

Au pied de la butte d'où l'on perçoit tout là-haut une partie de tour, se situe l'entrée vers le chantier.

L'ascension commence avec un sentier bénévolement entretenu composé de d'escaliers de terre retenue par de frêles rondins de bois et des rambardes qu'il convient parfois de ne pas utiliser afin de ne pas la faire tomber.



Ce sont des lacets qui s'enchainent avec de courtes parties droites offrant descentes puis remontées.

A chaque virage des marches de hauteur très différenciée où les piquets retenant les rondins dépassent parfois permettent de prendre de la hauteur à chaque courte enjambée.

Sur plus de cinq cents mètres avec 75 mètres de dénivelé, cette interminable progression nécessite une vigilance constante pour éviter la traîtresse souche d'arbuste non coupée ras du sol ou des piquets trop hauts. René en fit malheureusement une mauvaise expérience avec une chute pour rouler dans la broussaille.

L'avancée est lente et particulièrement exténuante avec les sacs et en pleine digestion.

Nous arrivons enfin à un portique qui ouvre l'accès vers une petite place où s'affairent des charpentiers taillant des tenons sur des pannes pour un assemblage tenon-mortaise. Une technique que la modernité a remplacée par des pattes métalliques vissées. Durée ? D'autres jeunes personnes désherbent de petits espaces étagés sur la pente raide où se dissimulent des plantes médicinales ou aromatiques : thym, consoude...

Nous formons deux groupes pour effectuer la visite du site. La guide, architecte en monument historique est en préparation de thèse doctorante. Elle nous explique le peu d'histoire connue sur ce site et l'édification de cette tour carrée de six mètres de côté dominant et surveillant quatre vallées. Cette première construction de défense possède des murs de pierres de plus d'un mètre quatre-vingts d'épaisseur. Aussi l'intérieur est très réduit et permet l'accès aux étages seulement par des échelles. Aujourd'hui la tour tient debout mais le toit s'est écroulé révélant des tuiles canal à la



romaine, système de couverture de l'époque. Avec l'usure du temps le haut des murs s'est tapissé de végétation qui retient les pierres parfois instables. Une rénovation est envisagée mais les subsides demandent beaucoup de temps, et l'association de bénévoles ne peut anticiper de tels frais.

Les travaux réalisés sont effectués avec l'aide de jeunes en formation réinsertion de quelques employés rémunérés et l'apport de scouts de France ou de jeunes se formant en chantiers d'été.



Après des siècles d'abandon la nature avait repris ses droits et le site n'était plus accessible dans cette jungle broussailleuse.

Aussi les bénévoles durent à la main réhabiliter un accès du site, un travail conséquent pour ces passionnés des vestiges historiques qui permettra le passage de quads. Un moyen de transport rustique mais utile pour l'approvisionnement simple et aussi pour l'eau, car seule une citerne existe, donc pas de puits. Mais les matériaux de charpente ou le sable et la chaux nécessaire à la reconstruction furent transportés en hélicoptère et déposés dans la cour.

Nous nous élevons au-dessus de la cour en suivant les méandres du petit cheminement traversant ce jardin à l'ancienne.



Les bordures de terrasses cultivables sont soutenues par des murets de pierres sèches, un long travail de bénévolat pour confectionner ces barrages à l'érosion.

Nous découvrons de haut la tour et les murs délabrés de locaux aménagés autour pour en faire un lieu d'habitation.

Le passage dans les vestiges des locaux adjacents à la tour nous montre l'accrochage des constructions à la roche sur cette petite plateforme adossée au rocher et allant jusqu'au bord de l'à pic. De grandes quantités de pierres plates sont entassées en prévision du besoin de reconstruction, fruit d'un long travail de dégage

ment non encore terminé. Nous apercevons le seul accès à la tour au niveau d'un premier étage qui nécessitait un escalier extérieur dont les trous d'accrochages sont visibles.

Un travail énorme, sans objectif de durée mais avec des étapes progressives programmées en vue d'en faire un objet de visite accessible et d'offrir des fêtes en costumes d'époque pour inciter la jeunesse à mieux connaître le lointain passé que la modernité semble vouloir faire disparaître.

Un rappel de mémoire bien utile à une époque où la tuerie devient méthode d'état et symbole d'existence pour trop de jeunes sectarisés et endoctrinés.

Merci à tous ces bénévoles qui donnent du temps et souvent un peu de leurs ressources pour réhabiliter l'histoire locale, berceau de coutumes et de savoirs.

Le temps a passé très vite et il faut repartir, redescendre le sentier, les jambes très lourdes et la concentration soutenue pour une sécurité primordiale. Lente descente pour rejoindre la route et le bus en attente à une centaine de mètres. Les randonneurs sont déjà là et nous pouvons changer de chaussures et prendre place sur le siège accueillant, épuisés.

Quelle journée, avec une permanence de soleil, un très léger vent, un parcours dans une nature en pleine régénération, des images de torrent, de cascades, d'eau régénérantes, et un air non souillé.

Mais le silence dans le bus au retour marque la fatigue des corps rassasiés.

A la prochaine !

